VOYAGE
EN SUISSE,
EN LOMBARDIE ET EN PIÉMONT,

SUIVI

DU TABLEAU RÉSUMÉ DES ÉVÉNEMENS DE LA SUISSE DEPUIS 1830,
ET D'UN ITINÉRAIRE.

PAR M. LE COMTE THÉOBALD WALSH.

2.

Quæque ipse.... vidi.
VIRGILE.

Cecy est un livre de bonne foy.... Je donne mon advis non comme bon, mais comme mien.
MONTAIGNE.

Paris,

L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS. 55.

1834.

Par un heureux hasard, j'arrivai à Meyringhen la veille du jour où devait avoir lieu, sur le Brunig, la réunion annuelle des lutteurs du Hasli et de l'Unterwald. Cette lutte, suivie d'une fête champêtre, attire, des deux cantons, une foule de spectateurs, auxquels se joignent les étrangers qui se trouvent dans le voisinage, ou se rendent ici, tout exprès, d'Interlaken. Il y vient aussi des musiciens, des gens vendant des comestibles, de petits merciers avec leur étalage; c'est comme une foire. On gravit, pendant deux heures et demie, un sentier assez rapide, qui nous eût offert de belles échappées sur la vallée, sans les flocons de vapeurs qui s'y alongeaient en bandes parallèles et qui, au dire des paysans avec lesquels je cheminais, ne nous pronostiquaient rien de bon. Il y avait encore peu de monde sur l'*alpe* du Brunig, lorsque nous y arrivâmes, et j'entrai dans le principal châlet, pour y déjeûner et y passer mon temps, jusqu'au moment où les jeux s'ouvriraient.

L'abord n'en était rien moins que propre; on y pénétrait par une étable servant d'antichambre, dans laquelle étaient couchés cinq ou six veaux, qui

ruminaient paisiblement, et contemplaient, avec une impassibilité philosophique, les nombreux visiteurs passant et repassant au milieu d'eux. Parvenu dans la pièce principale, le premier objet qui attira mon attention fut un énorme chaudron, bouillant sur un grand feu, et contenant le lait du jour destiné à faire le fromage. Sur une tablette, qui régnait le long d'un des pans de cette chambre, étaient disposés de larges vases en bois, de forme plate et circulaire, remplis de lait doux, de crême épaisse ou liquide, ainsi que de petit-lait de différentes sortes. Au-dessus de ces vases on voyait rangés des fromages de première et seconde *formation*. Dès la porte, je distinguai, au travers d'une atmosphère épaisse de fumée, une quinzaine de paysans et paysannes, groupés dans diverses attitudes. Cinq ou six d'entr'eux étaient assis sur des escabeaux, autour d'un billot tenant lieu de table, et supportant un large baquet plein de lait chaud, dans lequel nageaient des tranches de pain blanc. Chacun des convives puisait à cette vaste gamelle. Quand nous entrâmes, on nous céda, non la place d'honneur, ce qui eût dérangé tout le monde, mais celle qui était la plus voisine de la porte. Les pâtres du châlet, au nombre de trois, après nous avoir adressé un salut cordial, et un *Will-*

kommen, que leur physionomie ouverte ne démentait point, nous invitèrent à prendre part au festin, en nous offrant, à chacun, l'un de ces ustensiles en bois qui, par leur forme, tiennent à la fois de l'écuelle et de la cuiller. J'avais faim, et ne voulant pas, en outre, choquer ces bonnes gens, sur lesquels j'avais jeté un coup d'œil dont le résultat était fait pour me rassurer, je me suis mis à pêcher, sans façons, de ces petites tranches de pain, que j'arrosai par de fréquentes libations d'un lait délicieux. Ce repas me sembla exquis, et pourtant ce n'était que de la soupe au lait! Si elle m'eût été servie dans une auberge, sur une belle nappe blanche, dans une soupière en faïence, à forme grecque et avec une cuiller d'argent, il est à croire que je n'y eusse pas goûté. Mais cet intérieur de châlet, l'hospitalité cordiale de ces montagnards, la figure honnête des convives, qui s'étaient assis à ce banquet champêtre, sans même qu'on les y eût invités, tout cela lui prêtait un mérite *moral*, dont l'art des *Véry* n'eût pu approcher. Ces gens me regardaient faire en ouvrant de grands yeux, comme s'ils eussent été surpris de voir un *monsieur* manger comme eux, et avec eux. Dès qu'il se présentait un nouvel arrivant, les regards bienveillans de nos hôtes se tournaient vers lui, pour l'inviter

à prendre sa part de tous ces biens, et celui-ci acceptait, avec cette simplicité qu'il eût mise lui-même à offrir, s'il se fût trouvé chez lui; aucun ne se faisait prier. Les uns attaquaient les fromages, d'autres plongeaient leurs cuillers-écuelles dans ces vases de crême et de lait, capables d'inspirer, à tout amateur, ce tendre intérêt que notre ami Sancho portait aux grandes marmites des noces de Gamache. Un voyageur donna beaucoup à rire à l'assistance, en puisant dans un baquet de petit-lait, mis en réserve..,. pour les cochons, qui en avaient déjà tâté, à en jugor par l'hilarité générale. En quittant mes hôtes, il me fut impossible de leur faire rien accepter, et le seul moyen que j'eus, pour ne pas être trop en reste avec eux, ce fut de leur laisser la bouteille de vin vieux de Neuchâtel, dont je m'étais pourvu,

Vers onze heures, je me rendis sur l'emplacement où a lieu la lutte, et qui est très convenablement choisi. C'est un petit bassin presque circulaire, que tapisse un gazon fin et serré, et dont les revers, formant un amphithéâtre naturel, peuvent donner place à une foule considérable de spectateurs. Ils étaient peu nombreux cette fois-ci; le temps incertain avait retenu beaucoup de curieux, et plusieurs des athlètes les plus renommés

des environs se trouvaient absens pour diverses causes. Les habitans de l'Unterwald occupaient l'un des côtés de l'amphithéâtre, et ceux de la vallée d'Oberhasli étaient rangés sur le revers opposé. La séance s'ouvrit par deux des plus jeunes lutteurs appartenant aux deux différens cantons. C'étaient des enfans d'environ quinze ans. Ils passèrent, par-dessus leurs pantalons, des caleçons d'une toile extrêmement forte, se tendirent la main en signe de bonne amitié, et, mettant chacun un genou en terre, ils se saisirent, à la hauteur des cuisses, par ces caleçons qui leur offraient une forte prise; alors, tête contre tête, épaule contre épaule, ils commencèrent à se pousser, à se tirailler dans tous les sens, cherchant mutuellement à se surprendre, à se faire perdre l'équilibre, à s'enlever de terre, pirouettant, se relevant avec une vigueur et une prestesse qui n'eussent pas été déplacées aux jeux isthmiques. Pour être vainqueur dans cette sorte de lutte, il faut avoir renversé trois fois son homme sur le dos; en conséquence, lorsqu'un des lutteurs se voit sur le point d'être terrassé, il rassemble tout ce qu'il a de force et de souplesse, afin de tomber sur le ventre ou sur le côté, et de rendre ainsi le coup nul. Les deux jeunes athlètes roulaient souvent

l'un sur l'autre, dans les postures les plus grotesques, puis se relevaient sans lâcher prise. L'un d'eux, ayant réussi à enlever par les deux anses, son adversaire qu'il tenait la tête en bas, ne savait plus trop comment faire pour compléter cette demi-victoire; après un instant d'hésitation, il le soutint, en équilibre, d'une main, et, lui appliquant, de l'autre, un grand coup sur la nuque, il lui fit faire la culbute et l'étendit par terre. Aussitôt qu'il y avait un des lutteurs de vaincu, le parti vainqueur faisait retentir l'air de ses acclamations, et le canton qui avait eu le dessous envoyait un second champion, plus fort ou plus habile que le premier, pour venger l'honneur du pays. La lutte devint par là d'autant plus intéressante à mesure qu'elle se prolongea davantage. Pour remporter le grand prix, il fallait avoir triomphé successivement de trois adversaires, en les terrassant chacun trois fois. Ce fut un jeune pâtre du Hasli, à peine âgé de vingt ans, qui eut cette gloire, et resta maître de l'anène, au grand dépit des Unterwaldois, qui lui avaient détaché, l'un après l'autre, leurs plus habiles lutteurs. Lorsque leur homme était défait, on les voyait se réunir en groupe, pour se concerter sur le choix de celui qui serait appelé à le remplacer, et il était

curieux d'observer la physionomie de ces montagnards, pendant cette délibération, dont le résultat importait si fort à l'orgueil national. Tandis qu'on se livrait à ces pourparlers assez prolongés, le vainqueur épuisé, haletant, baigné de sueur, se reposait de sa victoire, étendu sur le gazon, et se préparait à une dernière épreuve, de laquelle dépendait sa gloire ou sa honte. Son nouvel adversaire s'avançait, frais et dispos, se revêtait du caleçon, puis la lutte recommençait avec des chances diverses; elle était d'un puissant intérêt. Le troisième Unterwaldois, envoyé contre le Bernois jusqu'alors invaincu, était un homme de trente ans, petit, grêle, mais dont les membres nerveux et la démarche agile décelaient une force musculaire peu commune, à laquelle se joignaient une grande souplesse, et, disait-on, une habileté consommée dans ce genre d'exercice. Son antagoniste y opposait les avantages d'un corps trapu, difficile à ébranler, et une lenteur calculée, une puissance d'inertie, d'où sortaient brusquement, et à propos, des efforts prodigieux, auxquels l'adroite agilité de l'Unterwaldois pouvait à peine résister. Enfin, après des succès long-temps balancés, qui excitaient, au plus haut degré, l'intérêt de tous les spectateurs, ce dernier succomba;

il toucha, une troisième fois, la terre de son dos. Alors les applaudissemens, les bruyans hourras des gens du Hasli proclamèrent sa défaite et le triomphe définitif de leur jeune champion.

Ce spectacle qui attache et émeut vivement, me frappa surtout, par ce qu'il offrait d'honorable pour le caractère de ces paysans suisses. Dans une pareille lutte, où l'amour-propre était si fortement en jeu, on n'apercevait rien qui indiquât cette animosité, où cet esprit de rancune qu'il serait si naturel d'y supposer. Ces hommes simples triomphaient sans arrogance, de même qu'ils se reconnaissaient vaincus sans honte, et il était aisé de voir que la poignée de main qu'ils se donnaient, en commençant, n'était pas purement une chose de forme; ils auraient pu se la donner, à la fin, tout aussi cordiale. On fit, selon l'usage, en faveur du vainqueur, une quête qui fut assez productive, et qu'il se hâta d'aller partager avec son antagoniste.